

L'Abeille
de la Nouvelle-Orléans
Journal hebdomadaire
Fondée le 1er Septembre 1827
Publiée par la Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La.
Téléphone Main 4100.
Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme maître de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.
En Louisiane et au Mississippi, par an \$3.00
Par les Etats-Unis, au an \$5.00
Par mois \$0.50

COMMENT LA FRANCE SE RELEVE-T-ELLE?

Voilà une question qui se présente à tous les esprits quand l'un de nous revient.

Eh bien! les Français ont le droit d'être fiers de ce qui se passe en France, de ce qui s'y accompli.

Presque partout on travaille ferme. L'état d'esprit de cet admirable peuple français se montre toujours avec les mêmes qualités de travail, d'économie et d'énergie. Les ouvriers ont appris—par le retour de certains enquêteurs ayant visité la Russie—que le bolchévisme ne répondait en aucune façon aux desiderata de la classe des travailleurs de France.

Il n'y a pas 25,000 chômeurs dans toute la France. Les manufactures, fabriques, usines détruites pendant la guerre sont reconstruites et en pleine marche. Sur 600,000 constructions détruites par les Allemands, 450,000 sont reconstruites.

Toutes les routes sont refaites. Le chemin de fer de la Compagnie du Nord a refait tout son réseau, avec des gares agrandies, de nombreuses voies de garage, ses voies des grandes lignes admirablement reconstruites, à telle enseigne que ses trains sont ceux qui détiennent le record de la vitesse dans le monde entier.

Le gouvernement français, qui n'a pas encore reçu un centime d'indemnité de l'Allemagne, est arrivé à fournir tout l'argent nécessaire aux énormes dépenses.

Et ce qui est la plus belle preuve de force et de récupération, c'est ceci:

Cet été, la France a payé près de 100 millions sur ce qu'elle devait à l'Angleterre.

Ensuite elle en a fait autant pour l'Espagne, de telle sorte que la France non seulement se relève de ses blessures, mais elle rembourse et paie ses dettes.

Les Français ont donc toutes les raisons d'être fiers de ce qui s'accomplit dans la mère-patrie.

Il y a une calamité que je voudrais voir combattue par tous, et c'est celle-ci: le militarisme français!

Eh bien! il n'existe en aucune façon. Et tous les Américains—avec lesquels j'ai eu la bonne fortune de causer, ont été surpris de ce que je leur ai appris, car partout la propagande allemande ou anglaise se glisse et jamais le point de vue français n'est mis sous les yeux des Américains, ou si peu!

Ces bons Allemands arrivent à faire croire même à des hommes de valeur comme M. Garvin, de l'"Observer", que "le militarisme français menace la paix de l'Europe après la guerre comme le kaiserisme allemand la menaçait avant la guerre." Eh bien, voici des faits et des chiffres précis prouvant que la France est aujourd'hui le moins militariste des pays, et que c'est elle qui diminue le plus ses dépenses militaires.

Pour la victoire commune des Alliés la France a donné son or comme le sang de ses enfants. Tout le monde reconnaît que sans ses sacrifices, le pangermanisme aurait conquis le monde. Depuis la victoire si chèrement acquise par elle, la France semble n'avoir plus autant de sympathie universelle. On l'accuse de militarisme! Voici les chiffres comparatifs que tous doivent connaître et se rappeler.

En 1913, les dépenses militaires de la France s'élevaient à 1,807 millions de francs; en 1914: 6,528 millions; en 1915: 14,712 millions; en 1916: 29,863 millions; en 1917: 28,662 millions; en 1918: 36,120 millions.

Toutes ces dépenses, sans lesquelles les Alliés n'auraient pas remporté la victoire, restent entièrement à la charge de la France.

On répète partout que les dépenses militaires de notre pays sont restées sensiblement ce qu'elles étaient pendant la guerre. C'est un mensonge absolu. Voici la dégression: En 1919, 18,185 millions de francs, au lieu de 36,120 millions en 1918; en 1920: 7,648 millions; en 1921: 6,312 millions; en 1922, 4,910 millions.

Maintenant, voyons les dépenses des autres pays: Angleterre et Etats-Unis. En 1918, la Grande-Bretagne avait un budget militaire de 77,179,000 livres sterling; pour 1921-1922 il est de 211,000,000 de livres sterling; en 1918, les Etats-Unis dépensaient pour leur armée et pour leur marine 389 millions de dollars; de 1921 à 1922 479 millions de dollars.

Donc, en proportion, l'augmentation des dépenses militaires en Angleterre et aux Etats-Unis sont bien plus élevées qu'en France.

On est donc le militarisme de la France, alors?

Ces chiffres en mains, qui résultent des documents officiels publiés par les divers gouvernements, on est en droit d'affirmer que le peuple

français est de tous les peuples alliés ou neutres celui qui, chargé par sa position en Europe des tâches les plus lourdes, a fait le plus grand effort pour comprimer les dépenses militaires et pour les ramener dès à présent au-dessous du taux d'avant-guerre.

Aucun peuple n'a le droit de parler du "militarisme français" sans mériter qu'on lui applique la parole du Christ: "Hypocrite, ôte premièrement la poutre de ton œil, et alors tu verras comment ôter la paille de l'œil de ton frère."—Dr. de Gérin.

M. NICHOLSON PRESIDENT

D'après une annonce faite hier, M. L. K. Nicholson devient rédacteur en chef du Times-Picayune. M. D. D. Moore servira les intérêts du journal dans la capacité de trésorier et secrétaire. M. G. B. Baldwin devient président.

Cette décision a été prise à une conférence des actionnaires lundi après-midi au siège local du journal. Nous félicitons M. Nicholson en lui exprimant nos meilleurs vœux.

Le changement a été effectué en raison de la santé de M. Moore, qui depuis 18 mois, n'a pas joui d'une trop bonne santé. Néanmoins, son rétablissement s'est accompli depuis son séjour aux sources minérales. Dès maintenant il se trouvera à son bureau pour l'exercice de ses nouvelles fonctions. Nous lui exprimons nos vœux les plus chaleureux.

Le General Humbert

UN ARTISAN FRANÇAIS DE L'INDEPENDANCE AMERICAINE

En parcourant les annales des Etats-Unis au début du XIXe siècle, on s'étonne qu'à côté des noms du Général-Président Jackson, de l'homme d'Etat Claiborne, du capitaine filibuster Dominique You, de tous ceux qui, aux heures tragiques de la jeune république américaine, firent à la Louisiane une arme de leur épée et un rempart de leur vaillance, le nom du général franco-américain Humbert, le héros de l'expédition d'Irlande, soit abandonné à l'oubli. En février 1823, il s'éteignait à la Nouvelle-Orléans, en simple citoyen fidèle à ses principes républicains, sans bruit ni gloire. Après un siècle, son corps repose encore aujourd'hui en un coin inconnu, sans doute en quelque endroit des vieux cimetières français de la cité créole, dernier asile qu'il avait élu pour mourir. Tôt ou tard, le laurier de gloire lui sera remis; ou faudrait-il donc admettre la faillite de notre plus pur sang français versé pour l'amour de la liberté?

Né le 24 juin 1768, à Rowroy, en Lorraine; la tourmente révolutionnaire le trouva homme; il mit au service de la "patrie en danger" ses bras énormes de colosse, sa bravoure, son audace, toute l'ardeur patriotique qui bouillonnait dans son cerveau. Sa carrière est une épopée: parti comme volontaire en 1792, il est nommé général de brigade le huitième jour de germinal un III de la République, moins de deux ans après. D'un marchand de peaux de lapins, la Révolution a fait un soldat, mieux qu'un soldat, un chef. C'est presque l'égal des Kellermann, des Dumouriez, des Hoche.

Général, il n'a plus qu'un étendard, qu'une devise: La Liberté. On le retrouve en Vendée, sur le Rhin, dans les Alpes, à la tête de ses troupes hurlant la Marseillaise, toujours au premier rang. C'est ainsi qu'il traverse cette époque glorieuse nimbée de la gloire de ses drapeaux. Puis, vient le Directoire, le calme. En 1798, le gouvernement décide d'user de représailles envers l'Angleterre, d'aller l'attaquer dans son île. Les Irlandais sont soulevés, le moment est propice. Humbert part en avant-garde avec mille hommes à peine, débarque à Killala avec sa dérisoire armée. Les paysans se lèvent à sa voix, au nom de France et de Liberté, forment autour de lui une horde tragique. Pendant un mois, il tient tête à plus de dix mille hommes cavaliers et fantassins armés de canons, commandés par Lord Cornwallis, le même qui, vingt ans auparavant, rendait son épée à Washington et à Rochambeau après la capitulation de Yorktown. Il a fallu la plume d'airain de Georges d'Esparbès pour nous peindre les pages héroïques de cette campagne qui faillit bouleverser l'équilibre de la vieille Europe et forger une nouvelle histoire. Mais les Dieux sont contre lui, les vents dispersent les flottes, Hoche n'arrive pas; il doit se rendre... L'Angleterre est sauvée.

A son retour, Bonaparte l'envoie à l'armée de Danube. Il s'y couvre de gloire et de blessures, mais la paix d'Amiens arrête son élan. Choisi alors pour faire partie de l'expédition de Saint-Domingue, il débarque dans l'île le 1er février 1802. Après quelques succès, la fièvre jaune s'abat sur l'armée, la décime et la privte de son chef, le Général Leclerc, propre beau frère du Premier Consul. Humbert regagne la France. Pendant la longue traversée, Pauline Bonaparte, la jeune veuve, éprise de sa force et de son courage, lui donne sa confiance. Napoléon, apprenant la chose, se montre sévère, mais reconnaissant bientôt en Humbert un élément noble et précieux pour établir la solidité d'un trône, lui offre la main de sa sœur, cherche à l'ex-

trainer dans la montée de sa gloire. Tout un avenir doré s'ouvre devant Humbert, puisque le Maître de l'heure lui tend la main et l'attire jusqu'à lui. Il s'agitait seulement de glisser vers une idée d'autocratie, de courber tant soit peu la tête en reniant insensiblement les idées promotrices de notre grande Révolution. Humbert reste inflexible, il est proscr-

Fuyant la France, ses regards se tournent vers la Louisiane, prolongement de la mère patrie, où une jeune république s'élabore et grandit, où toute une séve de liberté s'agite et monte. Il cingle vers la Nouvelle-Orléans. Lorsqu'Humbert débarque, sa haute taille, sa belle prestance subjugent les Louisianais; la réception est enthousiaste. Mais les mœurs créoles sont douces et paisibles, trop pacifiques pour l'ardent républicain qu'il est. Il a vite fait de découvrir la société qui convient à son humeur et à ses idées: Thiot, le métra, qu'il a connu naguère à Saint-Domingue, tient un "café" au coin des rues Condé et Philippe, tout près du Mississippi; c'est là que se réunit tout un cercle cosmopolite et bizarre d'aventuriers et de corsaires, de forbans et de proscriptions. On y rencontre les filibusters Jean et Pierre Laffitte, le célèbre Bauhucho, Dominique You le pirate, Sauvinet leur banquier, Huet, Thiac, et tant d'autres qui, groupés autour des tables, dans les fumées d'alcool et de tabac, demandent à l'avenir les batailles fécondes qui terrasseront l'Anglais, ennemi commun de la France et des Etats-Unis. Le double titre de républicain et d'exilé ouvre à Humbert les portes de ce cénacle et pendant de longues années, il vient là chaque jour, années pendant lesquelles demeurent intacts son ardeur belliqueuse et son amour de la liberté.

Cependant, en France agonise et meurt l'aigle impérial. A la campagne d'Allemagne succède la campagne de France; puis ce sont les Cent Jours, la monarchie renait. Avec Louis XVIII, l'amnistie lui ouvre les portes de la mère patrie. "Servir un tyran! Jamais!" Telle est sa réponse au chevalier de Tournard, consul de France, qui lui annonce la fin de l'exil. Et dans un beau sursaut dédaigneux, il demande et obtient le titre de citoyen américain; mais, en brisant les derniers liens qui l'attachent à la France, il supprime du même coup la presque totalité de ses maigres ressources: sa pension de vieux soldat. Pour vivre, il fonde des leçons de mathématiques. Mais, au soir de sa vie, la victoire vient à lui.

Lorsqu'en 1803, Napoléon cède la Louisiane aux Etats-Unis moyennant 75 millions de francs, son geste eut pour résultat immédiat de donner à la jeune république américaine sa physiologie quasi-définitive. En effet, il cédait non seulement les quelques milliers de lieues carrées que ce nom de Louisiane évoque aujourd'hui en nous, mais tout le bassin fluvial du Mississippi et du Missouri, des Grands-Lacs au Golfe du Mexique. C'était l'acquisition possible des côtes du Pacifique, la permission pour les Etats-Unis, assis désormais sur les deux Océans, d'occuper dans le monde un rôle primordial tour à tour d'axe et de balancier.

En 1814, la Louisiane ne connaît pas encore les prodigieuses richesses qui sortiront de son sol: ce n'est qu'un immense et magnifique territoire à peine peuplé. Seule ville importante, la Nouvelle-Orléans, son port, concentre tous les intérêts, toutes les forces neuves de ce pays. Que les Anglais, maîtres du Canada, y prennent pied, et la République américaine, attaquée au Nord et à l'Ouest, rejetée vers la côte sud, le feu des flottes, devra attendre longtemps encore les plus belles étoiles de son drapeau: c'est porter un coup terrible à ses destinées, annuler en quelque sorte le bénéfice de la victoire de Yorktown. C'est vers ce but que les Anglais, libérés en 1814 par la chute de Napoléon, font converger leurs efforts et concentrent leurs forces devenues disponibles.

Au mois de novembre, plus de 80 voiles anglaises sont dans les eaux du golfe et croisent au large de la Nouvelle-Orléans. La flotte est sous le commandement de l'amiral Cochrane, les troupes de débarquement, sous les ordres de Lord Pakenham.

L'instant est grave et le sentiment du danger imminent terrifie les habitants, paralysant les volontés. Claiborne, gouverneur de la ville, fait appel à toutes les énergies; par lui, Humbert est chargé d'organiser la milice, de préparer la défense. Avec le péril, celui-ci retrouve ses vertus de chef et de soldat. Sa fermeté endigue la panique naissante, son verbe ardent et patriotique ranime et enflamme les courages; et lorsque, le 8 décembre, accourant de Philadelphie, arrive le général Jackson, il trouve une cité à la fois calme et résolue, une milice disciplinée et aguerrie. A l'aube accomplie, Jackson juge l'homme: Humbert est nommé brigadier-général de l'état-major.

Mais l'étirement de l'ennemi se resserre, les deux armées se surveillent et s'observent, puis les escarmouches se succèdent, et enfin, le 8 janvier 1815, au point du jour, l'attaque se déclenche. L'artillerie américaine, sous les ordres de Dominique You, fait de terribles brèches dans les rangs anglais et brise leur élan. Soudain, une nouvelle voie de bouche en bouche: l'aile droite américaine, le cheval sur le Mississippi au village de

Tunisburg, vient de reculer, repassant le fleuve et jetant ses armes. La route est ouverte et libre qui mène à la ville, la position est critiquée. Jackson appelle Humbert, lui expose la situation. Celui-ci part avec les miliciens. Au pas de charge, il revient vers la ville, la traverse, rallie les fuyards, massacrant les Anglais du colonel Cubbins qui avaient passé le fleuve à leur suite: la route est de nouveau barrée. L'ennemi reste déconcerté par la rapidité de la riposte, ses rangs s'ouvrent devant la furia des Louisianais, Lord Pakenham est tué. La Nouvelle-Orléans est sauvée.

Combien éloquent dans sa brève lettre à la phrase de Jackson citant Humbert à l'ordre de l'armée: "Général Humbert, engagé volontaire, s'est exposé continuellement aux plus grands dangers avec son incomparable bravoure."

La paix vient compléter la victoire.

Humbert rentre alors dans l'ombre; le cercle de sa vie le reprend, mais son âme reste encore vibrante des effluves guerriers. Aussi, lorsque du sud, arrivent jusqu'à lui les rumeurs révolutionnaires du Mexique, il part avec quelques centaines de partisans, pour soutenir cette république qui veut naître. Mais lorsqu'il arrive, Hidalgo est mort, Morelos, son disciple, trahi et tué. Humbert reprend rêné le chemin des Etats-Unis, malgré les instances d'un ami retrouvé, le conventionnel Billard-Varenne qui, lui vantant les douceurs du gouvernement de Pétion le mulâtre, veut l'entraîner à Saint-Domingue. Humbert reste ferme dans sa décision de retourner mourir à la Nouvelle-Orléans. Rapatrié par un brick de Filibuste, il reprend sa vie étriquée de professeur pauvre. Il attend la mort dans l'oubli, admiré seulement de son bizarre cercle d'amis, tous gueux ou forbans.

En 1817, quelques officiers impérialistes, bannis par les Bourbons, fondent au Texas, sous la direction des généraux Henri et Charles Lallemand, une colonie qui reçoit le nom de Champ-d'Aïle; il se joint à eux. Mais faute de ressources, la tentative échoue. Humbert revient à la Nouvelle-Orléans et sa mort, en février 1823, passe inaperçue.

Telle est, résumée à grands traits, la vie de Joseph-Amable Humbert, général de la Révolution, citoyen américain. Fidèle à ses principes, il fut tout sa vie l'apôtre de la Liberté, le "briseur de fers", préférant aux alliances illustres, au faste des cours, à la clémence des rois, le titre de soldat et surtout celui de républicain. En lui vibra, vivifiant et généreux, le sang de sa patrie lorraine, de cette Meuse féconde d'où la France engrueillie a tiré, en toutes circonstances de son sol, incarnant les principes les plus nobles d'aïdace, de courage et de dévouement.—Pierre La Caze, Consul de France.

LE CAUCHEMAR

Quand vous lirez ces lignes, un pas décisif sera fait en Orient vers la paix ou vers la continuation de la guerre. Car il faut voir les choses, hélas! comme elles sont... Depuis 1914, la guerre n'a pas été interrompue un seul jour. "Elle durera cent ans, peut-être, ou au moins trente ans," nous disait, au début des hostilités, Gustave Le Bon. Les événements n'ont, jusqu'à présent, que trop justifié ce mot du philosophe-prophète. "La raison et le bon sens, a-t-il encore écrit, ne gouvernent pas les hommes; ils n'obéissent à la passion." En effet, si la sagesse avait sur eux quelque crédit, les armes leur tomberaient des mains. Ils essaieraient de se réconcilier, de trouver dans des accords équitables un remède à leurs divisions et à leurs misères. Il n'en est rien. Chaque peuple cède aux suggestions de l'amour-propre national, de l'intérêt égoïste, de l'avidité et de la haine. Sera-ce manquer de modestie que de dire que, de toutes les nations, la France est la plus modérée dans ses revendications, la plus désintéressée? Elle ne réclame que l'équitable réparation des maux qu'elle a soufferts et non par sa faute. Elle est entourée d'appétits violents, d'aveugles rancunes. Si affreux que soient les souvenirs laissés au fond des mémoires et des cœurs par les derniers conflits, n'est-il pas inouï que l'on commence de sang-froid à en envisager le retour? Des voyageurs venus d'Allemagne nous tiennent des discours à faire frémir.

Pas d'illusion possible, racontent-ils. Nos ennemis ne songent qu'à la revanche. Ils la préparent sournoisement, à l'aveugle. Ils rongent leur frein. Ils versent dans l'âme des jeunes générations des conseils sanguinaires. Les professeurs en chaire vantent les adolescents au sacrifice inévitable. Pour mieux les exalter, ils nous calomnient, nous accusent de crimes imaginaires, nous prêtent leurs propres calices, seignent de croire à l'humeur conquérante des Français. Demain, ils prendront les Prionais à la gorge, rallument un incendie mal éteint. Ils se bercent du fol espoir de semer la discorde parmi les frères d'armes qui, hier, unisaient contre eux leurs victorieux efforts...

Maintes fois, André Fribourg a signalé cette sinistre et menaçante campagne d'outre-Rhin. Comment parer au danger? En redoublant de

vigilance, en gardant l'arme au pied, en surveillant la frontière, l'œil ferme et attentif... Je viens de lire le récit de la visite qu'un de nos confrères de la presse parisienne, M. Jean Arçille, fit dernièrement à l'un des grands chefs de l'état-major. Cet officier éminent prononça d'éloquentes paroles qui méritent d'être textuellement citées:

—Vous voulez entrevoir mes conceptions techniques en prévision d'une nouvelle guerre, malheureusement toujours possible? Voilà: en 1846, à Crécy, l'introduction de l'artillerie dans l'art de la guerre le contraignit à faire un bond le plus sûr des siècles d'années dans la voie déplorable des progrès du matériel à tuer! Or, pour sa part, notre guerre de quatre ans a contraint l'artillerie et le machinisme homicide à faire un nouveau bond d'au moins quatre siècles. Tout le problème est d'adapter le combattant individuel à telles progressions matérielles dont nous sommes incapables de nous imaginer les termes. Vous remarquerez que, depuis Louis XIV par exemple, le progrès des armes à feu oblige à restreindre de plus en plus la surface vulnérable de l'unité de combat. Au temps de Turenne et de Villars, l'unité était le bataillon; sous Bonaparte, elle fut la compagnie; en 1870, rien que devant le fusil chassepot, les Allemands comprirent qu'elle devait être le cordon de tirailleurs. A la fin de la dernière guerre, l'unité de combat ne se composait plus que de quelques hommes autour d'une mitrailleuse. Or, on finira par restreindre encore ce groupe pour arriver peut-être à l'unité de combat composée d'un seul homme ayant sa mitrailleuse personnelle et, pourquoi pas? son char de combat individuel, car un moment viendra où l'on ne pourra plus exposer sur un champ de bataille un seul homme sans le pourvoir d'un blindage portatif.

—Mais, mon général, l'artillerie qui obligea à tant de précautions ne sera-t-elle pas elle-même vulnérable? —Si, précisément! Etant presque aussi vulnérable qu'un fantassin, le problème du minimum de surface à offrir aux coups de l'ennemi se pose également à elle. Comment le résoudre? Probablement de cette façon: une batterie, au lieu de disposer ses quatre tubes sur un espace assez vaste avec beaucoup de personnel autour, finira par réunir sur un seul affût ses quatre tubes dont les servants réduits déclencheront le feu simultané, automatiquement!

Quel tableau! Le fantassin blindé, la pièce d'artillerie à tubes multiples, l'avioncanon! Et le général X... n'a pas énuméré toutes les horreurs: l'invasion aérienne des régions intérieures du pays, la pluie des bombes dévastatrices, le ravage et l'incendie portés dans les villes et les villages, au delà des armées belligérantes, à des centaines de kilomètres du front, la science s'ingéniant à faire chaque jour plus cruels, plus meurtriers, les engins de mort... Et ceci n'est point une monstrueuse hypothèse. Partout, on travaille à rendre ces projets réalisables, à précipiter ces catastrophes. Il se peut que les guerres deviennent à tel point féroces et ruineuses que les hommes, épouvantés, s'en écartent. C'est sans doute l'unique espoir que nous ayons de voir un jour s'établir une paix durable.—Le Bonhomme Chrysale.

Quel tableau! Le fantassin blindé, la pièce d'artillerie à tubes multiples, l'avioncanon! Et le général X... n'a pas énuméré toutes les horreurs: l'invasion aérienne des régions intérieures du pays, la pluie des bombes dévastatrices, le ravage et l'incendie portés dans les villes et les villages, au delà des armées belligérantes, à des centaines de kilomètres du front, la science s'ingéniant à faire chaque jour plus cruels, plus meurtriers, les engins de mort... Et ceci n'est point une monstrueuse hypothèse. Partout, on travaille à rendre ces projets réalisables, à précipiter ces catastrophes. Il se peut que les guerres deviennent à tel point féroces et ruineuses que les hommes, épouvantés, s'en écartent. C'est sans doute l'unique espoir que nous ayons de voir un jour s'établir une paix durable.—Le Bonhomme Chrysale.

Quel tableau! Le fantassin blindé, la pièce d'artillerie à tubes multiples, l'avioncanon! Et le général X... n'a pas énuméré toutes les horreurs: l'invasion aérienne des régions intérieures du pays, la pluie des bombes dévastatrices, le ravage et l'incendie portés dans les villes et les villages, au delà des armées belligérantes, à des centaines de kilomètres du front, la science s'ingéniant à faire chaque jour plus cruels, plus meurtriers, les engins de mort... Et ceci n'est point une monstrueuse hypothèse. Partout, on travaille à rendre ces projets réalisables, à précipiter ces catastrophes. Il se peut que les guerres deviennent à tel point féroces et ruineuses que les hommes, épouvantés, s'en écartent. C'est sans doute l'unique espoir que nous ayons de voir un jour s'établir une paix durable.—Le Bonhomme Chrysale.

Faits Divers

Lausanne.—La Turquie a fait connaître à la conférence du Proche-Orient qu'elle désirait plus qu'un retrait des troupes le long de la frontière de ses possessions territoriales en Europe, la Thrace orientale. Dans l'intérêt de sa sécurité future et pour réduire au minimum les dangers de guerre avec ses voisins la Grèce et la Bulgarie, la Turquie demande qu'une zone neutre soit établie le long de la frontière gréco-bulgare de la mer Noire à la mer Egée et que la neutralité de cette zone soit garantie par plusieurs puissances.

Les délégués des diverses puissances attendent avec une certaine appréhension l'arrivée des Russes bolshéviki à Lausanne. Les relations étroites existant entre les deux pays semblent avoir convaincu les délégués que les Russes et les Russes marcheront la main dans la main et formeront un groupe redoutable.

Paris.—Il est possible que le sort de la conférence financière de Bruxelles soit décidé à Paris la semaine prochaine à la réunion des premiers ministres de France, de Grande-Bretagne, d'Italie et de Belgique. M. Poincaré et les ministres belges ont estimé qu'une telle réunion était nécessaire et M. Bonar Law sera prêt d'y assister si cela lui est possible. Il est à peu près certain que M. Mussolini, qui a suggéré dès le début une conférence des chefs de cabinet, assiste à la réunion si elle a lieu.

LE RHUMATISME

—J'ai eu beaucoup de misère à comprendre, hier, un sourd et muet qui bégayait.

—Mais comment un sourd et muet peut-il bégayer?

—Il avait des rhumatismes dans les doigts.

CHEZ LE COIFFEUR

Le client.—Pourquoi portez-vous des gants lorsque vous me coupez les cheveux?

Le coiffeur.—C'est pour empêcher notre fameux tonique pour les cheveux de pénétrer dans la peau de mes mains et de me donner des poils.

Temoignage D'Un Soldat

Le Général Townshend Accuse M. Lloyd George d'Avoir Commis Toutes les Fautes en Orient et Rend Hommage à la Modération de la France.

Le général Townshend, le grand soldat anglais, qui se couvrit de gloire dans la guerre contre les Turcs et qui est devenu leur ami, nous communique l'article suivant qu'il a adressé également à un journal anglais: c'est un grave acte d'accusation porté contre M. Lloyd George et c'est un hommage rendu à la politique de la France. Nous sommes heureux d'en donner les principaux passages.

A la veille de la conférence de la paix, M. Lloyd George vient délibérément d'insulter par le troisième fois les Turcs—et, par-dessus le marché, de s'en prendre aux Français.

Dependant, en dehors de son entourage, il ne convaincra personne qu'il n'a pas commis, lui et son cabinet, toutes les fautes et toutes les erreurs en Orient—sans parler de celles qu'il a commises en Mésopotamie.

Qu'on me permette de rappeler la parole que me disait Kemal: "Lloyd George, me disait-il, peut-il nier qu'il connaissait les préparatifs de l'offensive grecque, qui fut déclenchée en mars dernier, en plein armistice, en pléines négociations de paix? Et si vous me persuadez de cela, pouvez-vous me persuader qu'il n'aurait pas pu arrêter cette offensive en levant simplement le petit doigt?"

Pour cet acte de trahison des Grecs, la réputation anglaise a souffert. Et de là vient la méfiance de Kemal et de ses ministres à notre égard.

D'ailleurs, le gouvernement anglais n'a cessé de traiter le Turc avec la plus extrême sévérité—par contraste avec la douceur montrée envers l'Allemagne—et, si la paix est aujourd'hui assurée, c'est en grande partie grâce à la modération de M. Poincaré et du gouvernement italien, qui ont sagement retiré leurs troupes, c'est aussi grâce à la présence de M. Franklin-Bouillon. Nous n'avons nul besoin de dépêcher des renforts à Chanak; avec notre flotte dans les Dardanelles, et avec les Détroits comme barrière, même Fabius aurait pu se départir de sa circonspection! Mais nous avons préféré faire dépenser 30 millions de livres au contribuable anglais et envoyer là-bas la garde, qu'on n'envoie qu'en cas de guerre...

Le 6 septembre dernier, à mon retour d'Angora, j'avais remis au premier ministre de la Grande-Bretagne, sur sa demande, un mémorandum, rédigé par moi après mes longues conversations avec Kemal et ses ministres. Ce mémorandum contenait les conditions auxquelles, selon Kemal, une paix honorable pourrait être conclue. Quelles conditions?... Celles mêmes qu'on va conclure aujourd'hui: évacuation de Smyrne et de l'Asie-Mineure; récupération de la Thrace jusqu'à la ligne de la Maritza; les Dardanelles occupées par des détachements internationaux d'Angleterre, de France, d'Italie et placés sous le gouvernement d'un Danois ou d'un neutre etc... Je conclus mon mémorandum en soulignant la menace que l'Islam pouvait faire peser sur nous, aux Indes, en Mésopotamie, en Egypte, et en demandant que nous fissions ce qu'avait déjà fait la France et l'Italie, c'est-à-dire la paix avec la Turquie. Pour cela nous n'avions qu'un mot à dire aux Grecs: "Quittez l'Asie-Mineure."

Le premier ministre me remercia de mon mémorandum et me permit de le soumettre au gouvernement britannique; mais l'a-t-il fait?

En outre, depuis mon retour, je n'ai cessé de supplier à maintes reprises M. Lloyd George de m'envoyer en Orient, porteur d'un mandat. Un des principaux collègues de M. Lloyd George l'avait également prié de m'envoyer en même temps que M. Franklin-Bouillon auprès de Kemal, dont j'étais l'ami personnel; mais la réponse du défunt cabinet fut que "Kemal regarderait ma venue comme un acte de faiblesse."

M. Lloyd George a reproché à la France et à l'Italie d'avoir retiré leurs troupes de Chanak; mais il a oublié de dire que la raison du retrait était sa menace de faire envoyer des renforts alliés, sans même consulter la France, ni l'Italie. Il a oublié également de dire qu'il avait invité les Serbes à envoyer des troupes à Constantinople, mais que les Serbes avaient refusé.

Une pareille occupation eût mis l'Islam à feu.

Si nous n'avons pas tous été jetés dans une guerre terrible, c'est grâce à la sage modération de M. Poincaré et de nos fonctionnaires qui étaient sur place—pas grâce à l'attitude du défunt cabinet britannique.—Général-Sir Charles Townshend.

PLUS DE MOUCHE DANS LE PLAT

Depuis que M. Lloyd George a été descendu du pouvoir, une grande tranquillité règne sur le monde; on respire mieux. Dans ses paisibles discours, sans grosse caisse ni flûte, M. Bonar Law déclare que l'union de l'Angleterre et de la France est une nécessité capitale pour les deux pays. Cette opinion a toujours été la nôtre. Il a fallu un rude et stupide effort de destruction, parti de Londres, pour la démonter, pièce par pièce... Hier, je causais avec des hommes sérieux. L'un d'eux disait: "J'ai toujours été partisan du tunnel sous la Manche; mais la seule possibilité qu'un homme du tempérament de Lloyd George puisse revenir au pouvoir, me rend maintenant hébété. Même si les Anglais voulaient aujourd'hui le tunnel, c'est peut-être nous qui devrions ne plus le vouloir!" Il faut attendre et voir venir, non pas les événements, mais les hommes.

Au Pays du Fox-Trot

COMMENT ON VOYAGE AUX ETATS-UNIS

L'immense gare de Pennsylvanie, à New York.

Les voyageurs se croisent sous la haute voûte de cette cathédrale blanche. Les nègres à casquettes écarlates indiquent d'un index noir le guichet que l'on cherche. Un homme en marches de chemise mâche de la gomme derrière des barreaux de cuivre.

—Un billet pour Louisville (Kentucky).

—Trente dollars.

Comme il n'y a ni première, ni deuxième, ni troisième classe, si vous voulez vous offrir le confort du pullman car, vous vous dirigez vers un autre guichet, où l'on vous expose pour 10 dollars de plus, une couchette dans le wagon-lit.

Le train part à 9 h. 15. Il est 7 heures. Mais vous n'avez point encore accès au train. Les voyageurs attendent devant l'ascenseur qui, à 9 h. 5, les descendra sur le quai. Point de bousculade. Le nègre de votre wagon vous sourit de ses dents avariées et happe vos valises. Votre pullman porte un nom de fantaisie qui vous servira de point de repère: Atlanta, Rose-Mary ou Chrysanthème. Pendant le jour, il ressemble à un tramway, en ce sens que les voyageurs ne sont pas séparés par des cloisons étanches, comme en Europe.

Le soir, après le dîner, le nègre aux dents avariées prépare les lits, c'est-à-dire qu'il se livre à une prestidigitation remarquable. Les banquettes sont levées par les flancs du wagon; le toit s'entrouvre comme une tulipe au soleil et en un tournemain vous avez une large couchette environnée de rideaux verts. Ces rideaux verts ont pour objet de masquer votre déshabillage aux yeux de vos voisins, car le pullman est les ténérès est devenu un vaste dortoir où les collègues-voyageurs dorment sous la surveillance d'un pion chocolat. Si d'aventure vous sortez de votre lit, dûment vêtu de votre pyjama, pour aller fumer une cigarette à l'extrémité du wagon, orientez-vous avec soin et notez exactement l'azimut de votre couchette, sinon vous vous exposerez aux pires mésaventures.

Un soir—c'était, je crois, entre Chicago et Saint-Louis—je commis l'imprudence d'aller boire quelques alcools honnis dans le compartiment d'un ami qui se trouvait à l'autre bout du train. Quand je voulus réintégrer ma couchette, je me remémorai que j'avais le numéro douze, en haut, à droite... Mais je ne me souvenais plus dans quel wagon... J'arpentai donc, perplexé, le couloir central du troisième pullman entre deux haies de rideaux verts et j'agrippai le numéro douze... C'était une couchette supérieure. Pour me hisser là-haut, je montai sur le rebord de la couchette inférieure et tentai un rétablissement sur les poignets. Je manquai mon effort et mis le pied sur quelque chose de mou: c'était la tête du voyageur, qui se fêcha. Mes tribulations ne faisaient d'ailleurs que commencer, car, à peine installé là-haut, un autre voyageur survint, qui m'intima l'ordre de déguerpir. Bref, je finis par trouver mon numéro douze, trois wagons plus loin, grâce à l'obligeance du nègre, dont j'avais